

Christine Aventin

Breillat des yeux le ventre

E S S A I



Breillat des yeux le ventre

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2017 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © Éléonore Wack

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-406-6

Dépôt légal : D/2018/12.583/11

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Christine Aventin

Breillat des yeux le ventre

essai

Postface de Christophe Meurée



À mon fils !

*Merci à Étienne Éthaire et Philippe Bachy. Sans
eux : rien.*

PROLOGUE

« Kâli est reine d'une pureté telle
que les dieux jaloux la font décapiter.
Puis se voient contraints
par un dieu supérieur
de réparer leur ignominie.
Ils cherchent aux Enfers la tête
et le corps de leur victime mais
confondent son corps avec celui
d'une prostituée décapitée le même jour.
Ainsi revient-elle au monde
avec son esprit noble
incarné dans un corps de débauche.
Aux ruelles infâmes désormais,
on la voit qui erre,
offrant son sexe aux hommes
sans distinction de castes,
tandis que des pleurs incessants
coulent sur son visage. »

(d'après les *Nouvelles Orientales*,
de Marguerite Yourcenar, « Kâli décapitée »)

La virginité des filles

« Mon père, qui était médecin en province, m'avait battue en disant : "Je vais te faire examiner." C'est une phrase que l'on entend dans *À ma sœur* ! Mais combien de pères l'ont dite, et de quel droit, au fait ? Je trouve que le premier viol primordial – et pédophile du reste – c'est le fait que la société tienne la comptabilité de la virginité des filles¹. »

« Il suffit, pour que quelqu'un cesse d'exister, d'arrêter de le regarder. Ça, je l'ai découvert avec lui, qu'il y a dans le respect quelque chose d'inacceptable. Je parle de l'intégrité physique que les pères imposent à leur fille, par exemple le mien. Je l'ai vu s'enfermer dans la cave pour pleurer, comme jamais auparavant, parce qu'il avait lu, dans mon journal intime, mon intention, peu importe avec qui, pourvu que le faire et qu'on n'en parle plus. J'avais douze ou treize ans quand il s'est mis à me surveiller. Il ne m'a plus lâchée d'une semelle et l'enjeu, tout à coup, m'a paru si lourd, de ma virginité, que je l'ai fait moi-même, avec une bouteille de parfum. » (Christine Aventin, *Portrait nu*)

« Si je rencontre l'homme que j'aime, je veux que le train me soit passé dessus, qu'il ne s'imagine pas que c'est important pour moi parce que c'est la première fois. De toute façon, je voudrais qu'il n'y ait de première fois avec personne, que pas un mec ne puisse se vanter de m'avoir eue vierge. De toute façon, ils sont tous tarés ! » (Anaïs, dans *À ma sœur* !)

Catherine Breillat raconte comment l'arrivée explosive et précoce de sa puberté a affecté sa liberté. Pour elle, tout à coup, se clôt le temps de l'insouciance et s'ouvre l'ère de la suspicion. Elle a onze ans, elle déborde d'elle-même, et elle est mise sous clef par des parents affolés de voir leur enfant si soudainement sexuée. La pilule n'existe pas et l'avortement est un crime. « On sent alors qu'on est des bombes ambulantes, mais des bombes contre soi-même. Une culpabilité potentielle s'établit, de manière assez sournoise car on ne sait pas vraiment d'où elle vient². »

Le père – C'est tout simple : plus de promenade à vélo ! Tu es dangereuse pour toi-même, plus tard tu comprendras. D'ailleurs, j'aurais dû t'enfermer dès que tu as eu tes règles. Tu t'es fait tripoter ? ... Tu m'écoutes ?

La fille – Je me cure les oreilles.

Cut. Couchée sur le ventre, la fille à présent prend le soleil, en bikini dans le jardin. Les vêtements mis à sécher par la mère flottent, fantômes de la femme au foyer, sur un fil au-dessus d'elle. Voix off : « Je n'avais rien à faire. Je m'enculais avec la bouteille contenant la vinaigrette pour bronzer, mais ça ne me faisait rien. » Elle a enlevé son slip et joint le geste à la parole. Gros plan : plusieurs mèches de cheveux, fines et mouillées, tombent sur son visage, verticales comme des barreaux³.

Loin de signifier l'appropriation fière de son corps d'adulte, la venue des premières règles est pour la jeune fille la découverte coupable d'un corps du délit. Soudain, elle ne s'appartient plus, sa virginité prend toute la place et devient l'enjeu d'un impossible don. Vient ce moment où, physiquement dépossédée de soi, elle ne peut que réclamer son propre viol, puisque son

essence – inculquée comme une valeur – est d’être vierge, et que son destin – désigné comme une perte – est de ne plus l’être. Mi-colombe et mi-dinde, ainsi Breillat définit-elle l’adolescente : lumineuse dans la pureté immédiate et brutale de son désir, la voilà pourtant qui glousse et minaude, et se conforme aux jeux niais de la séduction. Car il y a cet endroit où le corps féminin devient un territoire social, disputé entre le patriarcat et la phallocratie. Or c’est à l’instant et à l’endroit précis de sa dépossession qu’il lui revient de conquérir son identité, c’est-à-dire son sexe : F. Il est bien évident que : « Cette quête touche à la nature essentielle de la sexualité. Il s’agit de transcendance beaucoup plus que de plaisir⁴. »

Elle n’est plus libre que de lire alors, elle a tout lu, de Perrault à Sade et de Grimm à Lautréamont, elle épuise les rayons de la bibliothèque municipale. Et tandis que le corps, objet de concupiscence mis sous tutelle parentale, s’entrave de honte, l’esprit quant à lui s’émancipe en acquérant, par le symbole et par la langue, le sens de la fiction. « Les livres, c’est une liberté en vingt-six lettres, et dans cette abstraction on a toutes les expériences du monde. C’est le rêve absolu quand on est petit, de ne rien comprendre et de tout vivre. Moi, les livres, je n’y comprenais rien, mais ils me portaient⁵. »

Je me souviens que mon père me ramenait sans distinction du supermarché tous les romans que je lui commandais. *Les Liaisons dangereuses* ou *Love Story* avec la même simplicité. Voilà tes livres... Kafka ou Cesbron, Yourcenar ou Nicole de Buron, *Claudine à l’école* ou *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée*.

Il y a un avantage certain à naître curieuse dans une famille d’ignares qui investit sa descendance d’un devoir d’ascension

sociale. Mon père m'interdisait de sortir, d'avoir des amis ; ouvrait mon courrier, enregistrait mes conversations téléphoniques, fouillait régulièrement ma chambre, pourtant il m'a laissée lire tout ce que je voulais. Je dis bien tout et c'est un invraisemblable tout, où se côtoyaient *La Boum* et *Les Nourritures terrestres*, *Kramer contre Kramer* et *Les Jeunes Filles*. Est-ce que j'affabule, ou bien *Le Mur* de Sartre contient-il vraiment cette nouvelle où un vieux salace branle une pute avec le pommeau de sa canne, si j'ai bonne mémoire après s'être fait percer un à un les boutons du dos ? Incroyable scène érotico-trash que je n'ai jamais relue, mais ça me donne envie tout à coup de vérifier l'écart entre mon souvenir et le texte... De voir quelle est ma part d'invention dans ce dégoût délectable dont j'ai gardé l'empreinte en moi, « l'importance des œuvres [n'étant] pas seulement dans leur objectivité critique mais plus encore dans leur pouvoir fondateur⁶ ». J'ai quoi ? Quatorze ans et je suis dévoriste. Je me sens seule. Je deviens par la force des choses solitaire. Mon unique champ d'exploration est cérébral. Je n'ai rien d'autre à faire, je lis, j'étudie, j'écris et je me masturbe (activité éminemment réflexive qui consiste à éprouver sans cesse le pouvoir de la pensée sur le corps « – et tout artiste, qu'il soit peintre, écrivain ou virtuose, sait à quel point la main peut se détacher aisément du conscient pour faire ouvrage occulte⁷ »). Alternées, successives ou simultanées. Dans l'ordre ou dans le désordre. Avec application ou désinvolture. Ces quatre actions établies ensemble demeurent pour moi, car je suis restée fidèle à mes premiers principes cognitifs, les marchepieds de la connaissance de l'être et du fait humains.

Or donc, je suis avide, et je ne saurai jamais si mon père sous-estimait le pouvoir des livres, ou bien s'il savait que, jouant dangereusement avec ma santé mentale, il lui fallait me gonfler bien gros ce ballon d'air qu'est la lecture, sous peine d'avoir un jour à me dépendre du plafond de ma chambre. Ce qui est sûr, c'est qu'il estimait de son droit, voire de son rôle, de me conduire vierge et diplômée jusqu'à la queue du mari qui le déchargerait de son autorité sur moi...

Le père – Tu comprends, si tu deviens professeur, tu auras toujours les mêmes vacances que maintenant.

La fille, assise sur ses genoux, le regarde d'en bas et soupire – Oui.

Le père descend sa main de l'épaule aux hanches – Mais t'es faite comme une femme ! Ils passeront facilement, va...

La fille soupire – Oui.

Le père – Bon alors, on est d'accord ? C'est bien ma fille, ça c'est bien !

Il l'embrasse sur le front.

Elle soupire – Oui.

Et l'embrasse sous la bouche.

Cut. Gros plan sur des fesses : Voici la fille de dos qui pédale sur une route de campagne, son cul posé nu sur la selle du vélo. Elle s'éloigne. En voix off, le père : « J'en connais des filles qui se donnent, il n'y a même plus que ça, et puis quand elles ont donné leur cul, il n'en reste plus rien. »⁸

J'ai treize ou quatorze ans, je suis première de classe, ma mère me fournit une culotte en plastique couleur chair destinée à m'éviter l'humiliation d'un débordement de règles sur le pantalon, j'ai mon corps affreux « c'est un corps qui suinte, c'est

un corps désespérant⁹ », mes phantasmes génèrent des orgies de femmes priapiques, et j'ignore que je prépare le loto gagnant de la famille Aventin en me rêvant fille de pute : j'écris *Le Cœur en poche*.

Finalement, je me demande si l'enfermement physique offre aux filles la liberté intellectuelle.

« L'adolescence est mon lieu de cinéma préféré, le moment de tous les idéaux, les ingratitude, les maladresses, de toutes les grâces et les disgrâces. On peut tout croire d'une jeune fille. C'est un être qui se suicide, et ça, c'est magnifique¹⁰. »

Anamnèse : École de village au milieu des champs de betteraves. La cancre est vive, impertinente et dégourdie. Elle vit seule avec sa mère, dans ce qui me semble être une très grande liberté. Lorsqu'elle dit « le mec de ma mère » voire « l'ancien mec de ma mère », ses paroles suffisent à ouvrir en moi des perspectives que je lui envie car, depuis l'enfance, j'aime les femmes mûres et je rêve, incestueusement, d'une mère flamboyante, un peu pute et tragique – *pasionaria* qui meurt avant la fin, laissant tout l'espace vide et moi seule au milieu. Je l'écoute donc, et je comble en secret ce manque incoercible que j'ai d'un modèle maternel puissant auquel me référer.

La fille, à propos de sa mère – J'aimais bien Louis, j'aimais bien quand elle était avec lui, et leur séparation m'a fait beaucoup de mal. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à vraiment la mépriser. Quand j'ai appris qu'elle sortait avec un... un type plus jeune qu'elle, ça m'a un peu choquée, ça m'a un peu déplu de sa part... parce que ça reste quand même... ça restait l'image de ma maman... je sais pas, j'avais l'habitude de la voir avec Louis à la maison... j'ai pas trop

apprécié au début. (Un sourire, mi-fier mi-gêné, sourd peu à peu de ses traits tandis qu'elle poursuit.) Et puis après j'ai compris, j'ai été plus indulgente, c'est vrai que mon copain (ce sourire qu'elle ne retient plus prend toute la place à présent) a dans les quarante ans donc... quelque part, j'avais pas grand-chose à dire, je m'en suis aperçu¹¹.

Elle est belle selon les critères de l'époque, à la mode des années new-wave : longue mèche blonde décolorée dans la frange, accessoires fluo sur vêtements noirs, ceinture à clous, une mitaine unique, en dentelle, qu'elle n'enlève jamais. Elle écoute Duran Duran. Elle a des seins, des hanches, des sous-vêtements qui ne viennent pas du fouillis soldé d'un bac de supermarché. Je voudrais sa vie, et peut-être même que je voudrais être elle. Pourtant, dans cette rivalité mimétique et jalouse propre à l'amitié des adolescentes, confusément, je pense que je suis la mieux des deux, la plus prometteuse et la plus vivante. « Cette vie lui est apportée par sa solitude et par le fait qu'il n'y a aucune sollicitude et aucune convoitise des autres à son égard. C'est une sorte de privilège de la préadolescence et c'est en même temps une douleur parce qu'on ne rêve que d'être séduite¹². »

Je n'en suis pas moins étonnée que la cancre s'intéresse à moi. Elle me débauche un peu de l'enfance, me cède quelques fringues, un béret kaki, je lui commande des achats citadins de bijoux en plastique. Une journée à pavaner dans l'école, je suis très fière de ma nouvelle apparence, et ce que je ressens touche à l'appropriation, fût-elle futile, de mon être en tant que corps sexuellement affirmé. D'ailleurs, la prof de gym qui surveille la récréation ce jour-là me dit que j'ai « un très beau petit *genre* comme ça ». Le soir à la maison, mon père avec dédain